



HAL
open science

**“ “ON N’ENTRE PAS DANS UN MONASTÈRE
ÉTRANGER AVEC SA PROPRE RÈGLE” : MONDE
RUSSE & PEUPLES AUTOCHTONES
MINORITAIRES ”**

Dominique Samson

► **To cite this version:**

Dominique Samson. “ “ON N’ENTRE PAS DANS UN MONASTÈRE ÉTRANGER AVEC SA PROPRE RÈGLE” : MONDE RUSSE & PEUPLES AUTOCHTONES MINORITAIRES ”. Regards de l’Observatoire franco-russe, L’Inventaire Nouveaux Angles, pp. 414-427., 2021, 978-2-35597-050-4. hal-04100635

HAL Id: hal-04100635

<https://hal.science/hal-04100635>

Submitted on 18 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« ON N'ENTRE PAS DANS UN MONASTÈRE ÉTRANGER AVEC SA PROPRE RÈGLE » : MONDE RUSSE & PEUPLES AUTOCHTONES MINORITAIRES

Depuis mai 1921, la présidence tournante du Conseil de l'Arctique est assurée par la Fédération de Russie pour les deux années à venir. Si les enjeux économiques, environnementaux, voire militaires, sont mis en lumière par les observateurs, l'avenir des communautés qui peuplent l'espace arctique, et plus généralement l'outre-Oural, demeure souvent en marge.

De même, trois jours après la nomination du nouveau premier ministre russe Mikhaïl Michoustine, en janvier 2020, le premier décret sur l'Arctique sibérien n'a pas été pour les peuples ou leur environnement, mais pour Gazprom, autorisé ainsi à développer l'exploitation du gisement Khambateïskoe dans les toundras nénètes de Iamal. Le groupe pétrolier et gazier venait justement de récompenser des volontaires exemplaires du village voisin de Novyj Port, en les aidant à tourner un clip du Nouvel An. Ce premier karaoke nénète, version polaire de la célèbre chanson du film soviétique *La Prisonnière du Caucase ou les nouvelles aventures de Chourik* (1967), reflète une toundra de son siècle : en ce Mois de la Grande Obscurité (décembre), l'unique ours blanc est une fourrure synthétique, les seuls bois de rennes sont les serre-têtes de Noël des habitants qui, bravant ensemble le froid, le vent et la longue nuit polaire, convergent, comme les parades soviétiques en quête de lendemains radieux gagnaient la place sacrée de Lénine, vers un espace secret jusqu'au dernier plan : une machine de Gazprom, auréolée d'une guirlande de lumière.



<https://www.youtube.com/watch?v=vEJqRyFz9o&t=2s>

Par Dominique Samson Normand de Chambourg,
Maître de conférences à l'Inalco, chercheur au Centre de recherches Europes-Eurasie
(CREE)

L'outre-Oural a fait de la Moscovie un empire.

C'était écrit. Selon la *Brève chronique sibérienne* du XVII^e siècle qui relate la conquête de la Sibérie par les Russes au siècle précédent¹, cette « course vers le soleil » n'a rien d'une triviale expansion territoriale. En établissant une lecture de l'histoire événementielle à la lumière des Saintes Écritures, la somme théologique et morale de l'annaliste Remezov fait de la « libération » de la Sibérie de l'idolâtrie un dessein divin : dès lors, l'empire exercé sur le pays sibérien et ses nations est juste et bon ; d'ailleurs Ermak, le cosaque de grand chemin devenu parangon des vertus patriotiques et chrétiennes dans l'historiographie du XIX^e siècle pour son rôle inattendu dans la chute du khanat de Sibérie, entre dans les prières aux côtés de « tous les Czars en odeur de sainteté & leurs familles, des plus vertueux Patriarches, & de plusieurs autres personnages² », comme à l'office de Pâques 1734, auquel assiste l'académicien allemand Johann Georg Gmelin dans la cathédrale de Tobolsk. Derrière le religieux transparait le politique : célébrer la grandeur de la dynastie des grands-princes de Moscou et légitimer ses droits sur les terres et les « hommes inconnus du pays d'Orient³ » qui vivent dans des pays de demi-nuit et des neiges infinies. À l'égal des puissances européennes, la Moscovie se découvre un devoir supérieur de civilisation.

Aujourd'hui, la Fédération de Russie reconnaît une liste officielle de 40 peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient, soit 257 895 individus ou moins de 0,2% de la population, lors du dernier recensement de 2010. Alors que l'État russe crée une politique mémorielle pour fédérer la Russie multiethnique et multiconfessionnelle autour de la sacralisation de la Seconde guerre mondiale, de la patrie, de la famille et du rôle du peuple russe dans l'histoire désormais inscrits dans la Constitution (2020), il semble important de contribuer à éclairer la façon dont la Russie, au fil des siècles, a pensé l'altérité à laquelle elle se confrontait outre-Oural.

Des gens... « d'une terre autre », « d'une foi autre », « d'une lignée autre »

Dans les représentations médiévales, la Sibérie est alors peuplée d'êtres fantastiques : les uns ont le corps entièrement velu à l'instar des bêtes sauvages, les autres ont une tête de chien et les troisièmes n'ont pas de cou, mais une poitrine en guise de tête ; ils vivent sans foi ni loi, mangent de la viande crue et boivent le sang comme si c'était de l'eau. Quant à la chronique d'Ipatiev (1114), elle rapporte que des anciens ont vu de leurs propres yeux de gros nuages noirs déverser de jeunes écureuils

¹ *Kratkaja sibiriskaja letopis' (Kungurskaja)*, SPb, Tipografija F.G. Eleonskago i K^o, 1880.

² *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues...*, t. XXIV, Amsterdam, E. van Harrevelt et D. J. Changuion, 1779, p. 135.

³ *Skazanie o čelovecax neznaemyx* est une chronique anonyme de Novgorod de la fin du XV^e à propos des peuples sibériens (essentiellement les Samoyèdes, Ostiaks et Vogouls, premiers peuples autochtones rencontrés par les Russes lors de leur progression vers l'Est).

et de jeunes rennes qui se dispersaient ensuite sur la terre sibérienne. Cette sauvagerie supposée ne révélait que la méconnaissance du civilisé devant des peaux de rennes cousues sans le moindre calcul, enrichies d'ornements complexes et adaptées aux conditions de vie (sub)arctiques, devant la chair crue et le sang qui, loin de trahir un quelconque cannibalisme, combattent le scorbut et autres maladies, devant un milieu naturel vivant, mais saturé de vie – dieux, esprits, humains, animaux, défunts – où chacun s'oriente grâce aux astres, aux reliefs de la neige et au vent⁴.

Après le commerce muet attesté – entre les marchands de Pskov et de Novgorod et quelques communautés autochtones – pour le XI^e siècle dans la Chronique des temps passés, et de vaines campagnes militaires russes, la conquête providentielle du XVI^e siècle précipite l'histoire des relations russo-autochtones. Ainsi des Mansi de Tabary font écrire au « tsar inconnu » qu'ils sont désormais « orphelins de leur terre ». En gagnant la côte du Pacifique en près d'un siècle grâce aux fleuves et aux armes à feu, à la prise d'otages ou *amanat*, sur le modèle tatar, pour obtenir la reddition de groupes⁵, à des jeux d'alliance et à des combats, à la fondation de fortins à partir desquels se développeront bientôt des villes, les groupes de cosaques préparent le terrain pour l'implantation de l'État russe ou plutôt d'une administration indirecte par des princes locaux ou les chefs élus (*starchina*) supposés collecter l'impôt, rendre une justice sommaire et prévenir tout désordre. Tandis que les souverains ajoutent les premières terres sibériennes à leurs titres, les communautés autochtones sont bientôt soumises à l'impôt en fourrure (*iasak*) et à un serment de fidélité à la Couronne⁶, qui sera parfois ritualisé et détourné, comme chez les Khanty et les Mansi. Bien que féroce réprimée, la résistance autochtone active se poursuivra essentiellement jusqu'au XVIII^e siècle, de l'Ougrie au Kamtchatka, comme le documentent les rapports officiels de voïvodes et les travaux des premiers historiens et ethnographes de la Sibérie, G.F. Miller, S.P. Kracheninnikov, G.V. Steller, etc.

Outre la coopération scientifique russo-européenne qu'ils incarnent, ces noms bien connus de la genèse de l'ethnographie en Russie évoquent la volonté de la Couronne russe, au XVIII^e siècle, de mieux connaître et mieux intégrer les communautés sibériennes, grâce à une politique double de grandes expéditions scientifiques et de campagnes d'évangélisation. Si la Sibérie va ainsi élargir le champ du savoir européen en général, et russe en particulier, elle constitue par ses

⁴ Dominique Samson Normand de Chambourg, « Entre sacralité, mobilité et adaptabilité, les Nénètes des toundras », Francis Latreille, *Les derniers peuples des Glaces*, Paris, Gallimard, 2019, p. 220.

⁵ La pratique de l'*amanat* faisait souvent suite à un oukase impérial envoyé au gouverneur militaire local ou voïvode. Lors de la remise du *iasak*, ceux qui venaient apporter en ville le tribut des leurs étaient remerciés par de l'alcool sous prétexte de sociabilité. Cela servait sans doute des intérêts plus pragmatiques, puisque le détachement de cosaques envoyé là par le voïvode procédait alors à la prise d'otage.

⁶ J.-B. Muller, « Les moeurs & usages des Ostiackes. Et la manière dont ils furent convertis en 1712 à la Religion Chrétienne du rit [sic] Grec », Paris, 1725, p. 206-207.

géographies physique et humaine un champ d'action indispensable à la création d'un empire. D'ailleurs, en avril 1704, dans une lettre adressée à Mikhail et Alexeï Tcherkasski, les voïvodes de Tobolsk, Pierre I^{er} leur demande faire chercher des chamanes capables, de les instruire de sa souveraine clémence et de les faire venir à Tobolsk, puis à Moscou, afin qu'ils parlent sans crainte de leur savoir, par l'entremise de truchements. La demande restera sans réponse. Du moins les mots « Sibérie » « sibérien » et « sibiriak » sont-ils officialisés dans la langue russe à travers les oukases impériaux et les travaux scientifiques de l'époque, tandis que dans la pensée russe, l'image de l'outre-Oural est déjà associée à l'exil et dans une moindre mesure à un pays de cocagne et de liberté.

En juin 1706, Pierre I^{er} ordonne au métropolite de Tobolsk et de Sibérie, Filofeï Lechtchinskiï (1650-1727), de baptiser tous les Ostiaks et les Vogouls, « du plus grand au plus petit ». Outre la quête d'unification de l'Empire, il s'agit de « marquer son territoire » et sa zone d'influence face à la présence de missionnaires mahométans et bouddhistes parmi les animistes sibériens. Pierre I^{er} entend donc proclamer « qu'il n'est qu'un seul Dieu dans le ciel et un seul Tsar sur la terre », sous peine de mort (oukase de 1710). Et sur le terrain, les pouvoirs spirituel et temporel sont d'ailleurs associés dans les campagnes d'évangélisation où les missionnaires expliquent que la désobéissance fâche Dieu et l'Empereur... Comme l'indiquent les sources tant russes qu'indigènes⁷, les méthodes sont plus ou moins expéditives selon les communautés : lieux de cultes païens brûlés, supports d'esprit détruits, baptêmes collectifs bon gré mal gré, punitions pour les néophytes imparfaits, mesures administratives des autorités pour faire pression, en cas de résistance. Et des églises, élevées sur les ruines laissées par les missionnaires, qui sacralisent désormais la présence du civilisateur.

Vantée ou décriée selon les auteurs et les époques de l'histoire russe, la christianisation du Nord n'a pas le même sens au fil du temps : symbole de vassalité d'une élite autochtone, puis grand rituel collectif d'État pour tous au XVIII^e siècle, enfin libre choix au XIX^e siècle. Pour les autochtones, le baptême a souvent signifié « devenir russe », d'où les nombreuses stratégies pour y échapper ; néanmoins les interactions entre le christianisme orthodoxe, ses formes populaires et les chamanismes locaux vont démontrer que, loin d'être figées, les sociétés du Nord n'ont cessé de s'adapter face à la culture dominante : chez les Ougriens de l'Ob, les divinités tutélaires n'ont-elles pour attributs des emblèmes du pouvoir russe ? La figure de l'Ours devenu fils céleste mis à mort par les humains et adoré dans une crèche vivante, ne rappelle-t-il pas le *vertep* et la fête des *Sviatki* ? La diffusion de l'orthodoxie ne dépend pas seulement de l'État : l'œuvre missionnaire périodique, la présence croissante de colons russes ainsi que les configurations autochtones locales sont des relais essentiels. Au-

⁷ Grigorij Novickij, *Kratkoe opisanie o narode ostjackom*. 1712-1715, Novossibirsk, 1941 ; Jean-Bernard Muller, « Les mœurs & usages des Ostiackes. Et la manière dont ils furent convertis en 1712 à la Religion Chrétienne du rit [sic] Grec », *op. cit.* ; Bernát Munkácsi, *Vogul népköltési gyűjtemény*, Budapest, 1893-1897, vol. IV, pp. 122-127 [Le chant du baptême ou *Peernän tuum eerig* a été recueilli par Antal Reguly en 1843].

delà du manque de moyens, de la fluctuation des politiques religieuses officielles (trop de néophytes, par exemple, aurait appauvri le Trésor Public, car ils étaient momentanément exonérés du *iasak*), de missionnaires souvent livrés à eux-mêmes et à des conditions difficiles, la christianisation a sans doute été faussée plus encore par son contexte même : la colonisation et ses maux. Après une conquête de la terre, elle représentait celle des esprits.

Dans le premier XIX^e siècle, la Couronne ne s'intéresse plus guère au développement de « notre Pérou », dissuadée par le déclin du commerce de fourrure et la crainte d'une possible émancipation « coloniale » à l'instar des pays d'Amérique latine : elle lui préfère la scène européenne ; la Sibérie est plutôt le territoire rêvé de l'exil. À l'inverse, les milieux intellectuels dont les différents courants de pensée s'opposent et polémiquent, s'emparent de l'Outre-Oural comme d'un enjeu sensible, susceptible d'idéalisation : nouvelle Amérique et possible régénérescence de la Russie autocratique pour les réformateurs, preuve du génie national et messianique de la Russie pour les partisans de l'ordre établi. En littérature, les décabristes notamment, qui ont eu accès au terrain à leurs corps défendant, découvrent les peuples du Nord et leurs traditions orales dont ils s'inspirent bientôt dans l'esprit du Romantisme. Après l'infamante sauvagerie prêtée aux Sibériens, des voyageurs, missionnaires et exilés mettent en lumière leur authenticité et leur liberté, mais également leur déclin.

En effet, selon nombre d'entre eux, la civilisation aura été délétère : l'exilé S.P. Chvetsov parle d'une disparition rapide et inexorable, entre faim, maladies, colon russe et vodka de Tobolsk pour les Ostiak (act. Khanty) du pays de Sourgout ; l'autre exilé V.V. Bartenev observe que les Ostiak et les Samoyèdes (act. Nénètses) du pays d'Obdorsk souffrent non pas de l'*активность* russe, mais de la culture russe ; le père Chemanovski, missionnaire près de treize ans dans le pays d'Obdorsk, il écrit dans *Le Messager orthodoxe* de septembre 1903, qu'eu égard aux persécutions révoltantes d'autochtones lors de la colonisation, il n'y a rien d'étonnant, si ceux-ci ne font plus confiance aux Russes, s'ils se sont éloignés d'eux et donc de leur religion, du christianisme ; quant à l'écrivain et voyageur K.D. Nosilov, il en vient à regretter d'avoir appelé de ses vœux, dix ans plus tôt, la russification, lorsqu'il la voit à l'œuvre chez les Vogouls (act. Mansi) du pays de la Konda. De leur côté, les *oblastniki* ou régionalistes sibériens qui ont théorisé le statut colonial de la Sibérie dans le second XIX^e siècle et aspirent à l'indépendance, critiquent l'État russe pour son alternance de paternalisme et d'indifférence envers les autochtones ; ils militent en faveur d'écoles publiques, d'une instruction dans les langues autochtones, pour les filles, qui ne fasse pas le jeu de la russification comme souvent les écoles missionnaires ou paroissiales, mais cultive au contraire le sentiment d'appartenance à leur société⁸, et bien sûr d'une université⁹. Les régionalistes tentent de proposer une autre voie de développement en organisant par

⁸ N. M. Jadrincev, *Sibirskie inorodcy, ix byt i sovremennoe položenie*, SPb., 1891, p. 241.

⁹ Ils obtiendront en 1888 la création de Tomsk, première université de Sibérie.

exemple des Soirées sibériennes, comme celle organisée en février 1909 à Tomsk par Alexandre Adrianov et Grigorii Potanin qui fait découvrir le patrimoine musical de quelques peuples de Sibérie ainsi que le chamanisme – grâce à un rituel du chamane altaïen Mampyi –, afin de collecter des fonds pour financer les études supérieures d'étudiants sibériens à Moscou et Saint-Pétersbourg.

Sur le terrain, nombre d'autochtones expliquent la dégénérescence de leur univers par l'avènement du temps des Russes : un espace vital marginalisé, puisqu'ils deviennent vite minoritaires sur leur propre territoire, entre colons, fonctionnaires et exilés ; une dépendance économique durable suite à des épizooties ; une paupérisation croissante à cause de marchands ou cosaques peu scrupuleux qui les endettent sur des générations ; une condition sanitaire et morale fragilisée par la variole, le tabac et l'alcool ; une russification qui se traduit pêle-mêle par l'abandon de savoir-faire traditionnels, une ivresse désormais volontaire et régulière, un chamanisme en partie désacralisé, des femmes et jeunes filles qui ne viennent plus à la rencontre, mais se cachent des visiteurs, des hommes dont les tresses ornées de fil rouge sont remplacées par une coupe à la russe, des « yourtes » cadencées, alors qu'elles demeuraient toujours ouvertes en l'absence des maîtres des lieux, etc.

Cette détérioration des conditions de vie autochtone se résume en un mot qui se répand dans les sources de l'époque : *vymiranie*. Beaucoup sont convaincus que ces sociétés sont sur le point de disparaître. De fait, la situation des communautés du Nord s'est tellement aggravée que, devant les abus des colons et des autorités locales notamment, Alexandre 1^{er} charge Mikhaïl Speranski, à la tête d'une commission spéciale, de dresser un état des lieux des nations sibériennes et de proposer les mesures nécessaires. Ainsi la Charte de gouvernement des indigènes (1822) ou Charte Speranski conçue avec le Sibérien G.S. Batenkov, est-elle adoptée, qui distingue désormais trois états – sédentaire, pastoral et nomade – et définit les droits et devoirs spécifiques de chacun envers l'État, en fonction de son développement socio-économique ; il s'agit de protéger notamment les droits territoriaux, les droits à l'autogestion ainsi que la liberté religieuse des autochtones. Désormais ceux-ci sont moins perçus comme issus d'une terre, d'une foi et d'un régime autres (*tuzemcy, inozemcy, inovercy, jasačnye*), que d'une lignée autre (*inorodcy*), avec ses caractéristiques propres, au sein de l'Empire. Moins d'un siècle après cette révision législative pourtant, le nouveau pouvoir, confronté lui aussi à la question de sauver les sociétés du Nord, justifiera sa raison d'être par la nécessité de leur « faire enjamber les millénaires », le temps d'une Révolution.

« Des petits peuples »

Novembre 1917, prémices des années folles à la russe. Libérés : les prisonniers politiques, des prisons et des camps, le 12 mars ; la femme, de l'homme ; les nationalités, du *numerus clausus* ou des lois qui rabaisent ; les soldats, du front à

Brest- Litovsk ; la terre, des grands propriétaires. Liquidés : l'arriération culturelle, l'illettrisme, l'inégalité, le féodalisme, l'ignorance, la faim, et bientôt aussi, les résistances à cet Ordre nouveau.

Le grand-père du jeune Khanty Kirill Maremianine, étudiant à l'INS (*Institut Narodov Severa*), lui avait déjà affirmé qu'advieraient des temps inédits : « Vous vivrez un temps nouveau. Vous vivrez très bien. Vous apprendrez à lire et écrire [« vous deviendrez des gens munis de livre et de papier »]. Sur notre terre beaucoup de gens vivront. Sur notre terre, dans la forêt et dans la toundra, de nouvelles villes seront construites, de nouveaux villages. Mon petit-fils bien-aimé, pense [à] moi après ma mort ! ». Ainsi me parlait mon grand-père [l'ancien]. Il connaissait très bien ces temps nouveaux [à l'avance]. Voilà ce que racontait mon grand-père [l'ancien] »¹⁰. Le vieux chasseur était mort en 1914.

Pourtant le premier contact de beaucoup d'autochtones avec le nouveau pouvoir est la violence de la guerre civile (1919-1921). En effet, l'amiral Koltchak a établi son quartier général en Sibérie occidentale, aussi sont-ils souvent réquisitionnés d'office, en tant que guides ou interprètes, par le premier détachement croisé, qu'il soit blanc ou rouge. Une fois victorieux, les Bolcheviks veulent rompre avec la politique impériale et s'entourent d'anciens opposants du tsarisme, exilés en Sibérie avant la révolution, comme V.G. Bogoraz, pour assister le jeune pouvoir soviétique dans sa connaissance et sa gestion des questions du Nord. Les débats sont nombreux. Ainsi, en 1922, V.G. Bogoraz propose-t-il, à la lumière des abus du passé, de créer des réserves sur le modèle américain afin de protéger les autochtones de la culture russe dominante : l'idée est rejetée, chacun doit contribuer à l'édification du socialisme. Au sein du Commissariat du peuple aux nationalités, un sous-département Polaire des minorités nationales pour la direction et la protection des tribus indigènes du Nord est mis en place en mars 1922. Par ailleurs, le 24 juin 1924, un Comité du Nord, sous la responsabilité de Smidovič, est chargé de mener la politique nationale de Lénine qui permettra le passage des 26 « petits peuples du Nord » reconnus officiellement par un Statut provisoire daté du 25 octobre 1926, de « l'arriération jusqu'au socialisme ». Dans un premier temps, il décide d'une aide alimentaire d'urgence, de l'exemption de certains impôts et reconduit l'exemption du service militaire (un dernier point que des soviets locaux ignorent ou veulent ignorer) ; un recensement extrêmement détaillé, dès 1926, contribue à mieux « identifier » la population boréale et établir le premier plan quinquennal à venir. Dans un second temps, l'État lance une campagne d'indigénisation (*korenizacija*) afin de créer un réseau d'informateurs et d'interlocuteurs issus de ces peuples du Nord, véritable courroie de transmission du progrès soviétique au sein des populations. L'indigénisation doit par ailleurs profiter aux langues vernaculaires.

Si l'on considère le point de vue linguistique précisément, il convient peut-être de nuancer le sentiment d'« essor des cultures nationales » qu'on prête généralement et

¹⁰ *Ostjakologische arbeiten*, Band. III, Budapest, Akademiai, 1989, p. 185 [texte collecté le 19 décembre 1936].

non sans raison aux années 1920, par contraste avec le repli sur soi des années 1930. En fait, l'immense chantier linguistique lancé à cette époque, qui crée des langues littéraires déconnectées de leur espace vital, marque le début d'une rupture funeste, jusqu'à aujourd'hui, entre l'intelligentsia urbaine et des locuteurs ruraux. En outre, il signifie précisément le début de l'instrumentalisation des langues au service des politiques fluctuantes d'une culture dominante : normées selon les critères scientifiques, mais également idéologiques, soviétiques dès les années 1920 ; écrites en caractères latins, puis en cyrillique à partir des années 1930 ; interdites à partir des années 1940 jusque dans les années 1980-1990 suivant les endroits. Au fil des recensements soviétiques entre le premier de 1926 et le dernier en date, de 2010, le nombre de locuteurs des langues du Nord n'aura cessé de décroître. En s'emparant des langues et d'une élite intellectuelle (la jeunesse douée) qu'il va former à sa propre image dès les années 1920, le jeune pouvoir soviétique commence à démembrement le corps social autochtone avant que la soviétisation des années 1930 n'affaiblisse encore celui-ci par le prélèvement des élites économique (les éleveurs de rennes influents) et spirituelle (les chamanes).

Les communautés du Nord obtiennent bientôt le statut de « peuples » selon une série de critères – moins de 50 000 individus, un mode de vie et des activités économiques traditionnels. Chaque peuple est alors officialisé par un nom signifiant le plus souvent « être humain » dans sa langue et devient l'éponyme de l'entité administrative où il vit (république, district, *raïon*), mais qui est entre les mains des cadres du Parti.

En premier lieu, la brusque mise en place, par les autorités, d'une « Nouvelle Vie » imposée, extérieure et inexpérimentée, crée rapidement des rapports de force, voire, dans les toundras et les taïgas, le sentiment d'une déclaration de guerre : la collectivisation des moyens de productions, le système des écoles-internats, puis la politique de sédentarisation, jusqu'à la folklorisation des cultures vivantes – désormais « nationales de forme, socialistes de fond » – au profit d'une standardisation des consciences. La soviétisation engendre donc de nombreux foyers de mécontentement qui menacent l'Union officielle, telles que la résistance du Taïmyr (1932), la sédition sur la Tolka (1932-1933), la guerre du Kazym (1933-1934), la rébellion tchouktche, les mandalada nénétses (1934). Cette résistance autochtone surprendra d'autant plus le jeune pouvoir soviétique, qu'elle tient ces sociétés pour moribondes. Elle sera violemment brisée, réduite à des actes contre-révolutionnaires face à une lutte des classes jugée salutaire. La Grande Terreur, puis la Grande guerre patriotique accéléreront le démantèlement de « l'ancien monde ». L'internationalisme initial s'efface, la notion de patrie et de peuple soviétique s'imposent, « sanctuarisés » à la fois par la victoire aux côtés des Alliés et la « fermeture » de l'Union soviétique.

En second lieu, à partir essentiellement des années 1960, l'État s'est lancé dans un extractivisme qui correspond à la fois à des impératifs économiques et à son « Manifeste » de la victoire du genre l'humain sur les forces de la nature. L'afflux

toujours croissant d'une population allogène pour mettre en valeur des terres pas toujours vierges d'une part et la politique de fermeture de villages déclarés « sans perspective » au profit de villages nationaux ou d'autres points, plus importants, de peuplement, d'autre part, a provoqué une crise existentielle des plus graves parmi les communautés et des statistiques dramatiques. Sur l'Agan, le boom pétrolier a rendu la vie impossible : sur les neufs villages saisonniers le long de son cours, tous ont été désertés ; la construction de routes, de voies ferrées, etc. font fuir le gibier. Les Khantys sont souvent démunis face à des « visiteurs » qui pénètrent dans leurs territoires ancestraux pour braconner et piller les villages saisonniers, laissant derrière eux chiens bientôt sauvages, feux de forêt et détritiques. Dans les toundras, les troupeaux sont de plus en plus à l'étroit et la chance à la chasse et à la pêche se fait de plus en plus rare sur des kilomètres, à cause de l'expansion de complexes industriels, mais aussi de voies ferrées qui doivent acheminer le matériel et le personnel des compagnies. Il faudra attendre la seconde moitié des années 1970 pour que des voix autochtones, tels que les écrivains khanty Eremeï Aïpine et nénétsse Anna Nerkagui commencent à dénoncer les conséquences délétères de l'exploitation prédatrice du gaz et du pétrole ainsi que de l'industrie du bois, sur la géographie physique et humaine de l'outre-Oural : pollution, chômage, alcoolisme, morts non naturelles et prématurées, prison. Comme pour porter au plus grand nombre, ce qu'on chantait déjà dans les taïgas : « Si un homme tombe au fond d'une rivière, qu'il se souvienne d'As tyj iki [l'un des dieux khanty], alors comme un poisson qu'enlève l'autour, il l'arrachera de là ; si tu as eu maille fatale à partir avec les Russes, lorsque tu as été jeté dans la maison aux minuscules fenêtres, je tends mon bras divin pour t'en faire sortir¹¹ ». Le contre-regard de quelques écrivains autochtones sur les discours officiels des autorités comme de la science témoigne de l'émergence d'une prise de conscience des drames qui endeuillent le Nord depuis des générations, mais aussi de la volonté de reprendre sa vie en mains à la veille de l'implosion de l'URSS.

« Des peuples autochtones minoritaires »

Du point de vue de la législation, la perestroïka a signifié un changement de dénomination : en 1989, l'expression « Petits peuples du Nord » a été abandonnée au profit de « Peuples numériquement faibles » que complète, depuis 1993, l'adjectif « autochtone » (*korennoj*). Si cette nouvelle dénomination apparaît dans la Constitution de 1993, elle n'est définie qu'en 1999 dans l'article 1 de la loi fédérale sur les garanties des droits des peuples autochtones minoritaires de la Russie » : ce sont des peuples qui vivent sur le territoire ancestral, qui gardent un mode de vie traditionnel ainsi que des activités économiques traditionnelles, qui comptent moins de 50 000 individus et ont conscience de constituer une communauté indépendante (loi fédérale du 30 avril 1999, N 82-F3).

Néanmoins les critères retenus sont souvent critiqués. Ainsi le Nénétsse Sergueï Kharioutchi, député et ancien président de l'Association des peuples autochtones

¹¹ Matériau de terrain (2008).

minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient fondée en 1989, argue-t-il que les peuples autochtones ont besoin de protection juridique non pas en tant que minorités, mais parce qu'ils vivent dans des conditions spécifiques par le climat, l'éloignement, la pénurie de services considérés comme élémentaires dans le reste du pays, notamment en ce qui concerne les infrastructures. D'ailleurs, la Constitution de la République Iakoute-Saxa, elle, ne se fonde pas sur le principe du nombre, préférant insister sur la nécessité de garantir la préservation et le développement des peuples, indépendamment de leur poids démographique. De même, avancer le critère de territoire ancestral pour accorder ou refuser des droits, ne semble pas pertinent, si l'on considère que la notion d'« ancêtre » d'une part n'est pas un concept juridique, et d'autre part, paraît trop restrictif, puisque ces peuples nomades sont amenés à franchir des distances considérables, que ce soit en fonction des ressources et des saisons ou tout simplement à quitter leur territoire clanique traditionnel à cause des politiques de la sédentarisation ou du développement industriel. Enfin, le critère du mode de vie et des activités économiques traditionnelles est également discutable, puisqu'il implique la limitation du développement de peuples dont le niveau de vie et les revenus sont déjà notoirement inférieurs à la moyenne nationale ; de plus, cela risque de réserver les aides financières de l'État aux seuls pêcheurs ou éleveurs de rennes alors qu'à l'avenir, l'industrialisation, la militarisation ou le changement climatique pourraient contraindre certaines familles à diversifier leurs activités ou se sédentariser, sans pour autant renoncer à leurs racines culturelles.

En définitive, selon Kharioutchi, seul reste le sentiment d'appartenance à une culture et à une langue, c'est-à-dire le droit d'accéder à une éducation dans cette langue, le droit d'être représenté dans des institutions étatiques qui garantissent la protection de ces peuples contre la discrimination et le non-respect de leurs droits.

Quels sont les enjeux de l'obtention de ce statut ? Figurer sur la liste officielle des peuples autochtones minoritaires facilite théoriquement l'obtention de quelques avantages en matière de loyers, de quotas de pêche, de gratuité des soins, d'exemption du service militaire, d'autogestion économique et d'une aide juridique. Dans son récent conflit avec *Surgutneftegaz*, le chamane Sergueï Ketchimov s'est exprimé en khanty, mais avait choisi de bénéficier du concours de la linguiste khanty Agafia Sopotchina¹².

Même si une politique d'accords est officiellement privilégiée, les relations russo-autochtones demeurent parfois tendues sur le terrain. D'autant qu'après une phase d'avancées et d'alignement sur les standards de la législation internationale (1993-2001), la décennie suivante, jusqu'à aujourd'hui, se caractérise par une forme de stagnation, voire de régression. Ainsi la nouvelle législation adoptée en 2013 qui exclue

¹² Dominique Samson Normand de Chambourg, "We Are Not Dead Souls": The Good Petroleum Fairies and the Spirits of the Taiga in the Siberian Arctic, *Sibirica*, Marlène Laruelle (ed.), vol 18, no 3, New York – Oxford, Berghahn Journals, pp. 109-150.

les « territoires à usage traditionnel¹³ » des peuples autochtones du Nord, de Sibérie et de l'Extrême-Orient de la liste des « territoires naturels spécialement protégés¹⁴ », permet par exemple, pour le parc du Noumto, site sacré autochtone jusqu'alors reconnu comme OOPT par un arrêté du gouverneur du district autonome des Khanty-Mansi du 28 janvier 1997 (n° 71), la levée des interdictions d'attribution de territoires pour y construire des complexes industriels, des routes, des oléoducs et des gazoducs, des lignes électriques, des exploitations agricoles et autres secteurs d'activités. Cette décision concerne quelque 300 habitants permanents, essentiellement des Khanty du Kazym et des Nénètses des forêts.

De même, le Code foncier fédéral entré en vigueur le 1er mars 2015 a subi divers amendements qui ont abrogé l'article prévoyant que, dans le cas des territoires de vie et d'activités traditionnelles des peuples autochtones, les autorités locales devaient fonder leur décision « d'implanter les projets » avant tout en fonction des résultats des consultations ou enquêtes publiques menées auprès des communautés locales. De facto, les autorités locales ont perdu ainsi un levier juridique qui leur donnait la possibilité de sauvegarder des territoires et une partie des ressources naturelles.

En conclusion, mettre en perspective l'histoire des relations entre l'État russe et les communautés des toundras et des taïgas permet de voir que l'une des principales sources de tension entre les deux parties reste la terre.

En effet, dans la Sibérie impériale, nombre de sites sacrés khanty et mansi sont pillés par des cosaques qui volent les fourrures et objets précieux destinés aux esprits protecteurs ; d'autres sont détruits lors des différentes campagnes d'évangélisation. À l'époque soviétique encore, le développement industriel de la Russie « à tout prix » a coûté un prix exorbitant à nombre de familles des toundras ou des taïgas, comme le reflètent à la fois les statistiques officielles, puis la prise de parole autochtone. Et aujourd'hui encore, des défunts sont chassés de leur tombe par l'industrie et les vivants se sont mis à occuper l'espace public pour rappeler leur existence : Tekliou Aïvaseda, le vieil éleveur de rennes du village de Variogane, a fait rédiger sa lettre au président Gorbatchev, faute de posséder l'art de lire et d'écrire ; en mars 1992, quatre-vingt-cinq Khanty du pays d'amont du Trom-Agan ont ainsi adressé au président Elstine une lettre à propos de l'exploitation du gisement de Tian, dans le *raïon* de Sourgout, qui les acculait au vide ; le 17 octobre 2016, 59 villageois de Noumto ont adressé un courrier au gouverneur du district autonome des Khanty-Mansi – Iougra, lui demandant d'intervenir pour empêcher que les frontières du parc naturel du Noumto – créé dans

¹³ Créés en 2001, les « territoires à usage traditionnel » ou *Территории традиционного природопользования* (ТТП) répondaient à un double but : préserver la nature et créer les conditions de vie nécessaires aux peuples autochtones minoritaires.

¹⁴ Quant à la catégorie des « territoires naturels spécialement protégés » ou *Особо охраняемые природные территории* (ООПТ) en 1995, elle vise à préserver de toute exploitation des territoires importants d'un point de vue biologique, historique, ethnique, culturel, scientifique, etc.

le but de protéger et sauvegarder la nature, les communautés autochtones, leurs cultures et leurs modes de vie, – ne soient déplacées au profit d'une compagnie de pétrole : « Où désormais faire paître nos troupeaux de rennes ? Où cueillir des baies ? Au milieu des derricks et des torchères ? ». L'éleveur de rennes et poète Iouri Vèlla, lui, avait consacré des rennes aux différents présidents de la Fédération de Russie afin de les mettre face à leurs responsabilités de civilisateurs.

Il n'est pas question de propriété, mais de nature vivante où se jouent leurs vies. Si la Constitution de la Fédération de Russie, dans son article 69, ainsi que la loi fédérale de 1999 sur la garantie des droits des peuples autochtones, garantissent théoriquement les droits des peuples autochtones, en accord avec les normes internationales du droit, le salut des peuples autochtones du Nord de la Russie en tant que communauté distincte est impossible sans réelle prise de conscience des « nouveaux venus » (*priezzhie*) qu'ils rendent la vie impossible aux humains et non humains. Tant qu'ils ne le sauront pas, à quoi bon écrire des lois sur du papier ?